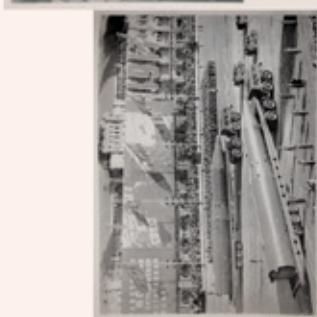
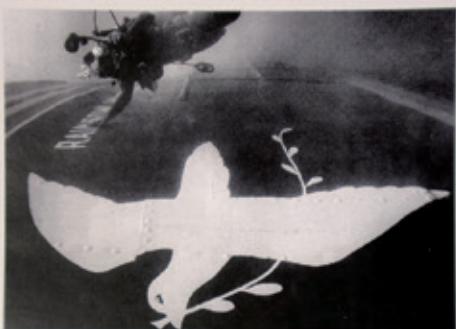


1986



MARGUERITE DURAS. Il y a un petit scandale en ce moment à Paris : c'est le service d'enlèvement d'autos, les fourrières. Ce sont des entreprises privées qui ont pour fonction d'enlever les voitures qui gênent. Ils se conduisent comme des malfaiteurs. Ils sont payés à la pièce. Ils enlèvent des autos qui ne gênent personne, c'est l'arbitraire complet. On dirait que c'est fait exprès pour rendre les gens fous.

LE PRÉSIDENT. Je ne sais pas comment fonctionnement ces entreprises. Cela m'est arrivé une fois. Je suis d'un naturel un peu distrait... Un jour, je vais à l'Assemblée nationale au volant de ma voiture il y a souvent trop de voitures au Palais Bourbon, alors on se gare à côté et, quand je repars, j'oublie que j'étais venu en voiture. Je prends l'autobus. Le lendemain, je me dis « où est donc ma voiture ? »

Troisième entretien entre M François Mitterrand, Président de la République, et Mme Marguerite Duras, écrivain, publié dans « L'Autre Journal » le mercredi 12 mars 1986 et intitulé « Le ciel et la terre »

MARGUERITE DURAS. Vous venez de lancer le Richelieu. C'est fantastique. J'ai appris que ça mettrait neuf ans à se faire un sous-marin.

LE PRÉSIDENT. À peu près. Mais le Richelieu, c'est un porte-avions, ce n'est pas un sous-marin.

MARGUERITE DURAS. Excusez-moi.

LE PRÉSIDENT. Votre confusion vient sans doute de ce que j'ai aussi donné l'ordre de construire un sous-marin nucléaire, septième. Il sera achevé en 1994. Quant au porte-avions nucléaire, le premier, il représentera un élément déterminant de notre force. Il sera comme un aéroport mobile : partout où il ira, nos avions auront une base à partir de laquelle ils pourront aller et venir sur la plupart des points du globe.

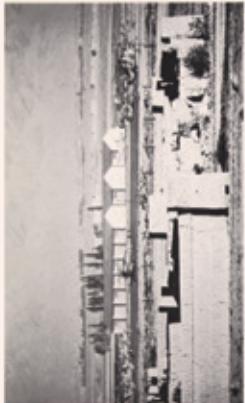
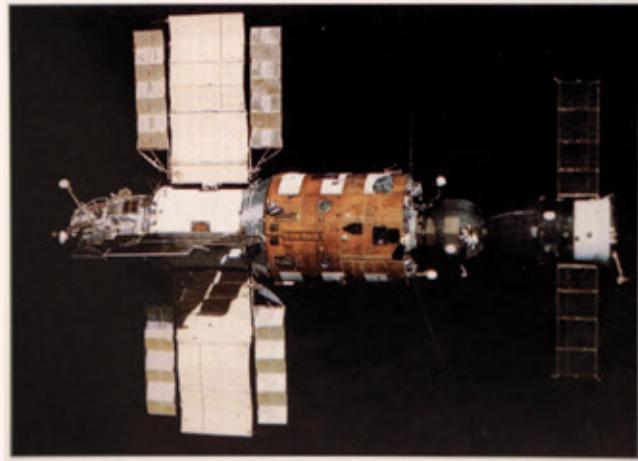
V S & M V

MARGUERITE DURAS. En eau profonde, certains espèces de gros poissons sélaïciens détectent la présence d'un hameçon de gros calibre à 10km, tellement le fond de la mer est calme.

LE PRESIDENT. Le fond de mer n'est jamais calme.
Les sous-mariniers me disent qu'on ne s'y entend pas. Un passage de crevettes provoquent le vacarme d'une tempête sur terre.



1986



V S & M V

LE PRESIDENT. Vous savez qu'il y a encore des terres inconnues?

MARGUERITE DURAS. Il y a l'Amazone. Et on est en train de la fouter en l'air.

LE PRESIDENT. Il y en a quelques autres. Au Gabon, en Côte-d'Ivoire ailleurs encore. Même certains endroits des montagnes Rocheuses, entre le Canada et les États-Unis d'Amérique, pas loin des grandes routes, restent à explorer!

MARGUERITE DURAS. Là où on a trouvé le dernier air relativement pur de la planète (rires). Un litre d'air pur. Au nord du Labrador, dans cette région-là. Et il est dans un musée. Je ne sais plus lequel. Je ne comprends pas comment vous pouvez ignorer des choses aussi importantes.

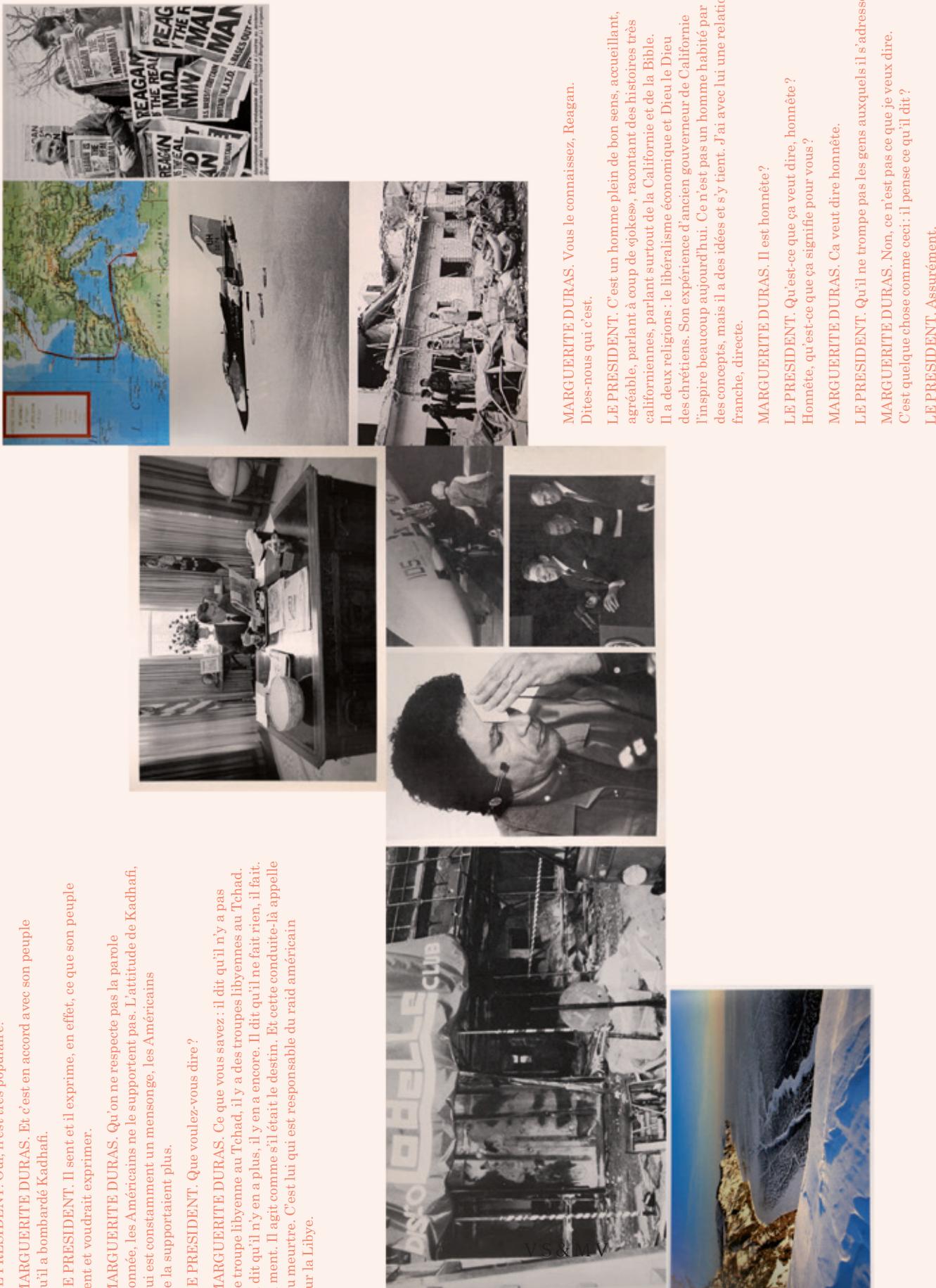
LE PRESIDENT. L'air au musée ! Un heureux changement ! Mais votre air a dû s'abîmer.

MARGUERITE DURAS. Non impossible. Il est enfermé dans une bouteille scellée. On le regarde. Vous votez où ? À Château-Chinon, toujours ?

MARGUERITE DURAS. Que c'est beau, la Charente.

Saintes, c'est une ville secrète, une des plus belles de la France. Et Aulnay des Saintonges, une des plus belles églises.

LE PRESIDENT. Vous connaissez Aulnay ? Ah ! elle vaut les temples grecs. L'église d'Aulnay, c'est un des chefs-d'œuvre du monde... .



MARGUERITE DURAS. Les Américains sont d'accord avec Reagan.

LE PRESIDENT. Oui, il est très populaire.

MARGUERITE DURAS. Et c'est en accord avec son peuple qu'il a bombardé Kadhafi.

LE PRESIDENT. Il sent et il exprime, en effet, ce que son peuple sent et voudrait exprimer.

MARGUERITE DURAS. Qu'on ne respecte pas la parole donnée, les Américains ne le supportent pas. L'attitude de Kadhafi, qui est constamment un mensonge, les Américains ne la supportaient plus.

LE PRESIDENT. Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE DURAS. Ce que vous savez : il dit qu'il n'y a pas de troupe libyenne au Tchad, il y a des troupes libyennes au Tchad. Il dit qu'il n'y en a plus, il y en a encore. Il dit qu'il ne fait rien, il fait. Il ment. Il agit comme s'il était le destin. Et cette conduite-là appelle au meurtre. C'est lui qui est responsable du raid américain sur la Libye.

Cinquième entretien entre M. François Mitterrand, Président de la République, et Mme Marguerite Duras, écrivain, publié dans «L'Autre Journal» le mercredi 7 mai 1986, intitulé «La Nouvelle Angoulême»

MARGUERITE DURAS. Vous le connaissez, Reagan.
Dites-nous qui c'est.

LE PRESIDENT. C'est un homme plein de bon sens, accueillant, agréable, parlant à coup de «jokes», racontant des histoires très californiennes, parlant surtout de la Californie et de la Bible. Il a deux religions : le libéralisme économique et Dieu le Dieu des chrétiens. Son expérience d'ancien gouverneur de Californie l'inspire beaucoup aujourd'hui. Ce n'est pas un homme habité par des concepts, mais il a des idées et s'y tient. J'ai avec lui une relation franche, directe.

MARGUERITE DURAS. Il est honnête ?

LE PRESIDENT. Qu'est-ce que ça veut dire, honnêteté ?
Honnête, qu'est-ce que ça signifie pour vous ?

MARGUERITE DURAS. Ça veut dire honnêteté.

LE PRESIDENT. Qu'il ne trompe pas les gens auxquels il s'adresse ?
MARGUERITE DURAS. Non, ce n'est pas ce que je veux dire.
C'est quelque chose comme ceci : il pense ce qu'il dit ?

LE PRESIDENT. Assurément.

LE PRESIDENT. Puisque vous parlez de l'enfance, moi, j'avais l'impression de connaître le monde, par les cartes sur les atlas, les planisphères, quelquefois les mappemondes. Et, selon la couleur choisie par l'éditeur, je fixais mes sympathies et mes antipathies. Il y avait un certain vieux rose, qui marquait l'Inde, et un autre, profond, pour Bornéo. Et l'Egypte, ocre jaune. J'ai toujours rêvé d'aller dans ces pays. J'y suis allé et j'ai reçu en pleine figure l'éblouissement premier. Pour quelques bistrots doux, des pays sont morts dans mon esprit. Avec ce barge-là, pas facile d'entrer dans la réalité. J'y suis entré pourtant, j'ai voyagé, corrigé mes préjugés exagérément subjectifs. Mais les simples cartes colorierées de mon enfance ont quand même déterminé ma connaissance du monde. C'est comme ça que les choses se font.

MARGUERITE DURAS. Oui, les mots « lac Baïkal » suffisent presque pour qu'on ait une idée du froid.



VS & MV

MARGUERITE DURAS. (...) jamais encore dans un film américain, ou même français peut-être, on n'a vu une femme noire embrassée sur la bouche par un homme blanc ou une femme noire et un homme blanc filmés nus dans un lit, en train de s'aimer. Tout est encore là, arrêté là, juste avant cette image qui n'a jamais été filmée. Autour, tout bouge, avance, change, mais cette impossibilité est là, encore entière. Mais il se peut que je me trompe, que des films aient été faits que je n'ai jamais vus.

LE PRESIDENT. Allons, cela devrait s'arranger ! La caméra n'est pas si prude !

MARGUERITE DURAS. Ce n'est pas ce que vous pensez. C'est un problème d'identification qui a trait au public. On ne peut aller contre le public dans ce domaine de l'image, surtout aller à contre-courant de sa sexualité coutumièrément monstrueuse. Dans les livres, oui. Le public lit des choses qu'au cinéma il refuse. C'est par le livre que la forteresse sera minée.

MARGUERITE DURAS. Vous avez vu Paris à quel âge, vous ?

LE PRESIDENT. Pour l'Exposition coloniale, en 1931, j'avais quatorze ans.

MARGUERITE DURAS. Moi à dix-sept ans. Vos études, vous les avez faites où ?

LE PRESIDENT. Au collège Saint-Paul d'Angoulême, Charente. Etudes universitaires à Paris.

MARGUERITE DURAS. Moi, collège Chasseloup Laubat, Saïgon, études universitaires à Paris. Il y a dans votre existence quelque chose qui m'a toujours intriguée, dont vous ne parlez pas d'ailleurs, ce sont vos sœurs, vos quatre sœurs.



Kertész

Images d'émeutes de rue, déformées classiques : désoeuvrées à Detroit, où les Noirs en colère se cognent tout sur leur passage.



Le 23 mars 1983, Ronald Reagan définit la nouvelle politique américaine #1 avec l'acte de la « guerre des étoiles » (D. Kertész, Gamma).

V S &

LE PRESIDENT. Mais vous étiez venue me voir pour me parler de l'Amérique et nous voici rentrés aux bords de la Charente d'où sont partis, au demeurant, bien des pionniers d'outre-Atlantique.

MARGUERITE DURAS. C'est le pays qui, pour ma part, m'est le plus proche. Presque à égalité avec la France, mais je n'y ai jamais vécu. (...) Moi j'aime l'Amérique. Je suis réagienne. Vous ne vous en seriez pas douté ?

LE PRESIDENT. Je crois m'en être aperçu ! J'ai de la sympathie pour l'homme Reagan, moins pour sa politique. Si on laisse cette appréciation dans « votre journal » et si jamais il devrait la connaître, il ne serait pas éonné.

MARGUERITE DURAS. On la laissera, ça, on verra bien. Je crois qu'il incarne une sorte de pouvoir primaire, presque archaïque. Ce n'est pas avec une intelligence immédiate, c'est avec une intelligence qui est passée au crible du bon sens, qui s'est alourdie de bon sens, qu'il dirige. Primaire oui, presque. Mais je suis d'accord avec ça. Parce qu'il ne cherche pas autre chose que d'être d'accord avec ça. Parce qu'il ne cherche pas autre chose que d'être en accord avec ce peuple. Il n'a pas les mêmes problèmes qu'ici.

De larges parties de chaque entretien ont été remplacées par une documentation photographique des thématiques abordées

LE PRÉSIDENT. L'adéquation du langage de Ronald Reagan à la réalité du peuple américain est très grande. Et je comprends ce que vous voulez dire par « primaire » : comme l'est un roc en Morvan, comme la vérité toute crue, comme une éendue du Nevada. Tout cela compose un langage. Mais le problème est de savoir si l'état auquel ce langage adhère est souhaitable. La discussion commence là.

Une fois qu'on a admiré l'adaptation du langage à l'état qu'il veut exprimer, il reste à s'intéresser à l'état lui-même. Est-ce que cet état, je le répète, est souhaitable ? Je préfère cette question.

MARGUERITE DURAS. Mais sans cet état-là vous n'aurez pas ce langage-là. Moi c'est à partir de là que je refuse votre question. Vous essayez de m'amener sur votre terrain, et comme je suis aussi têtue que vous, je n'y vais pas. L'imperialisme américain vous laisse quand même libre de faire l'Europe, même s'il vous complique la tâche. Je crois que vous seriez d'accord : il vaut mieux que les difficultés vous arrivent de ce côté-là plutôt que de l'autre.

LE PRÉSIDENT. On peut jouer avec les mots. Etat, état. Épouser la réalité d'aujourd'hui et s'en tenir là conduit à nier celle de demain. Cela vaut pour la société, la culture, l'art. Le langage d'un créateur appartient déjà à demain, à ce qui bouge, à ce qui change. Dirait-on qu'il n'est pas adéquat ? De même, s'il s'agit du langage de l'Etat, son rôle est-il de couper la tête à toute idée, à tout mot qui dépasse ? Non, il est d'accompagner le mouvement, parfois de le précéder. On le critiquera en soutenant qu'il n'est pas adéquat. Mais il remplira la fonction dévolue à qui représente à la fois le présent et le devenir d'un peuple.



MARGUERITE DURAS. Il y a quinze ans, mon épiteur m'a offert la traversée de l'Amérique dans le « Zephyrian Train. » Un train avec sur le dessus des terrasses vitrées, il partait ou de New York ou de Chicago, je ne sais plus, et il arrivait à San Francisco. Je ne sais pas si ce train existe toujours. On disait à ce moment-là que c'était un train de voyage de noces et de retrouvailles, qui autrement ne servait plus à rien. Dans les montagnes Rocheuses, il allait si lentement que les écoliers le prenaient en marche. A l'arrière de ce train, il y avait un grand salon ouvert avec des bastingages pour regarder la « Rueée vers l'or. »

LE PRÉSIDENT. J'en rêve. Et du train, et de cette Amérique-là, et du temps pour le faire.

MARGUERITE DURAS. Le voyage durait trois jours et demi. Un jour entier de maïs. Un jour de blé. Et puis les déserts. Et puis les montagnes à la crêmaillère sans doute. L'idée que ce train est peut-être supprimé, c'est triste.